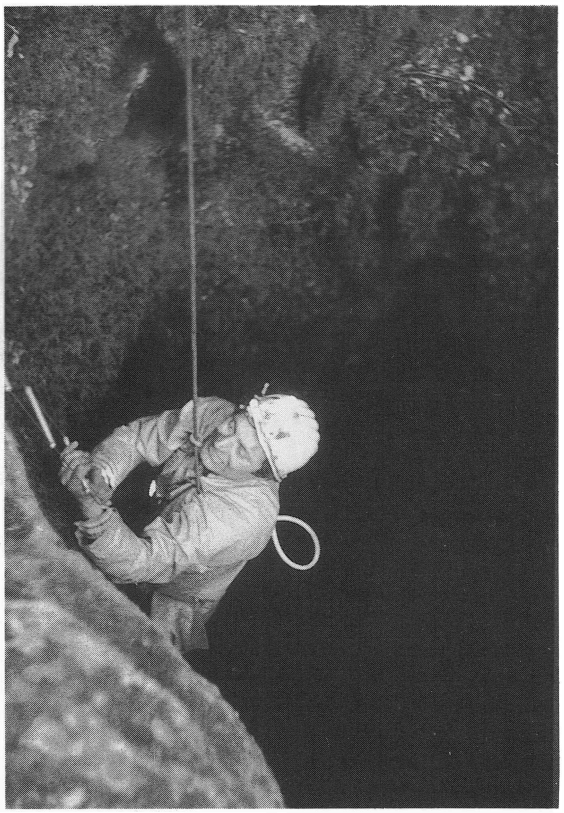
Groupe Spéléologique VULCAIN

LE GOUFFRE JEAN-BERNARD -1602 m

RECORD
DU MONDE
DE PROFONDEUR

SAMOENS
HAUTE-SAVOIE

1991 - Editions GAP



Emile Cheilletz, assuré par un coéquipier, monte sur une échelle souple. (PR)

Je ne peux que rarement me retremper dans la spéléo et la vie du groupe me manque cruellement. Heureusement le club confectionne des colis à ses soldats et, un jour, je reçois "Le Petit Prince" de St Exupéry.

Durant l'été, une permission me permet de participer au camp sur l'Avouille, massif situé au nord du Folly.

Le matériel est monté en jeep. Une fois les tentes installées à proximité des lapiaz, nos marches d'approche sont réduites. Le temps est acceptable. Ce camp constitue une réussite en ce qui concerne les résultats car plusieurs gouffres dépassent les cent mètres de profondeur. Mais nous restons sceptiques sur les chances de trouver une cavité très profonde sur ce massif.

Début 62, je pars en Algérie.

1962

Le camp d'été est minutieusement préparé. On envisage d'envoyer simultanément des équipes sur l'Avouille et le Folly. Listes de matériel, objectifs, emplois du temps sont définis dès le mois de janvier. Mais en août, seuls Alain Besacier, Alain Bouillon et "Mammouth", un jeune garçon placé dans notre camp par un service social, sont disponibles. Ils passent une semaine à prospecter vainement les massifs environnant le cirque du Fer à Cheval. Ils rentrent déçus. L'ambiance se ressent de cet échec pendant plusieurs mois.

C'est aussi le retour des premiers partis à l'armée. Tous ne sont sans doute plus aussi motivés qu'avant leur service, et tous sont happés par le tourbillon de la vie. Le rite en est immuable : la première copine, le mariage, la profession, puis l'enfant, les enfants. A chaque étape, le club perd du monde. Alors, il faut se soucier de recruter.

Le groupe se ressaisit rapidement.

En novembre, je quitte l'Algérie avec les Pieds Noirs. Je retrouve mon club, mon groupe, c'est ma famille !

1963 – Foussoubie

Nous avons longuement préparé cette sortie à la Goule de Foussoubie, la Fontaine Subite. L'objectif est de faire une grande sortie de club, ouverte à chacun, quel que soit son niveau. Les meilleurs essayeront d'aller le plus loin possible. Emile Cheilletz connaît la cavité. Il y a passé son monitorat, puis y a réalisé plus d'une dizaine d'expéditions, comme on disait un peu pompeusement à l'époque.

Le jour du départ, une forte fièvre me cloue au lit. Je suis seul et la mère de Jean me propose de m'accueillir chez elle. Elle prend soin de moi comme de son fils. De son appartement situé au sommet de notre coin de rendez-vous de la place Carnot, je les vois partir pour Foussoubie. Ils me font un amical signe de la main...

Pentecôte, le 3 juin 1963.

Au bord de l'Ardèche : ce sont d'abord des ronds qui grandissent les uns après les autres, s'entrelacent, se mélangent en s'effaçant. La pluie s'intensifiant, il s'y ajoute des bulles qui glissent, s'entrechoquent, éclatent. A l'heure où habituellement le soleil vient lécher les gouttes de rosée sur les vignes, le ciel, noir, se déchaîne. En quelques heures, il va tomber la quantité d'eau enregistrée en période normale sur six mois. L'Ardèche roule des eaux chargées de terre et de boue. Sur les berges, c'est la panique. Les campeurs ont à peine le temps de sortir en pyjama et de s'enfuir. Quelques instants plus tard le courant impétueux emporte tout : caravanes, voitures, tentes...

Un peu plus loin, une atmosphère lourde s'installe dans la vaste doline dominant l'entrée de la Goule de Foussoubie. L'orage prend son temps. Aux premières gouttes, la terre mouillée et le thym serpolet exhalent des senteurs, celles de la vie. Ce sont des odeurs

exacerbées, qui se hâtent de charmer, comme s'il fallait faire vite pour ne pas oublier la vie.

Soudain, le ciel sans horizon se déchaîne là aussi. Les senteurs se noient et l'eau court sur la terre sans prendre le temps de la pénétrer. Les ruisseaux s'ajoutent aux ruisseaux dans des accouplements contre nature. C'est la fin du monde...

Dans la Goule de Foussoubie, les Vulcains ont installé leur camp souterrain sur la plate-forme dite "Des Dégonflés", petite terrasse faite de galets et de sable mêlés. Dans la tente orange, il y a Jean Dupont, Alain Besacier et Emile Cheilletz. Dans la tente jaune, les aristocrates du club, Jacques Delacour et Bernard Raffy.

La troisième tente, prévue pour Daniel Ariagno, Marie-Françoise et Gérard Protat, est inoccupée. C'est de la faute à Emile s'ils ne sont pas là. Non ! C'est "grâce" à Emile... Ce dernier avait préparé Marie-Françoise par une description rocambolesque du passage de la voûte basse. Il est vrai que les eaux y sont profondes et noires. Il faut passer allongé sur le canot pneumatique et souvent, un petit becquet rocheux vous accroche dans le dos, comme pour vous garder et vous envoyer par le fond. De plus, Emile avait eu l'heureuse idée d'agiter dans l'eau un serpent mort, au moment où Marie-Françoise embarquait... C'était fini ! Paniquée, elle avait refusé d'aller plus loin. Du coup, Gérard et Daniel se sont contentés de faire un aller et retour dans la Goule.

Emile, l'emmerdeur, aura, ce jour-là sans doute, sauvé des vies...

La plate-forme est perchée à quelques mètres au-dessus du plan d'eau calme.

Une toile de tente tressaille. On devine un bras sortant du duvet, l'oeil sur la montre :

"C'est l'heure ! Oh ! Les gars, debout !"

Sortir de la douce tiédeur d'un duvet pour se retremper dans la froidure, même méridionale de la grotte est toujours difficile et tous les prétextes sont bons pour retarder le passage à l'acte.

C'est Alain Besacier qui sonne le lever. Besogneux, appliqué, méticuleux, il aime les choses en ordre, irritant parfois les "empêcheurs de tourner en rond" que nous sommes. Rencontre d'un réchaud et d'un courageux... l'eau chaude bout.

Juste sous la plate-forme, l'eau s'est teintée d'argile, sans bruit. Des mouvements imperceptibles, de lents tourbillons brassent d'un geste ample les fonds et soulèvent les dépôts de vase. Les canots tirent sur leur ficelle d'attache. Premiers signes de la folie du temps.

Bernard Raffy remplit une gamelle. La stalactite qui lui sert de robinet coule beaucoup plus qu'hier. La veille, il devait collecter goutte à goutte l'eau du potage, alors que maintenant le robinet coule en continu.

"Il doit pleuvoir dehors !" dit-il.

L'information tombe, glaciale. Etre dans la Goule de Foussoubie en sachant qu'il pleut n'est pas très rassurant...

Jean : *"La terre était sèche et les gours de l'entrée vides, il faudra un certain temps avant que ça commence à couler."*

Le café est vite bu et le camp plié. Des pisserottes coulent du plafond et aspergent les quatre canots pneumatiques. Le convoi s'ébranle. Arrivés à la voûte basse, ils comprennent. Les quelques centimètres qui restent entre l'eau et la roche laissent passer un bruit de torrent.

Jean : *"Emile, combien de temps pour sortir sans matos ?"*

Emile : *"Une demi-heure !"*

Jean : *"On sort sans matériel. On reviendra le chercher après."*

Pour franchir la voûte, il faut maintenant plonger. Lampe électrique serrée entre les dents, Emile passe en premier. Il a peur, victime de ses fantasmes. Lorsque l'eau l'aspire, il se ressaisit. Il nage, yeux ouverts. Il émerge. Le bruit est cataracte, l'eau est émulsion mousseuse. Il s'accroche à la paroi et sort en s'agrippant de prise en prise. De l'autre côté, on s'organise. Le bruit a cessé. Le passage, maintenant noyé, s'allonge au fur et à mesure que l'eau grignote de la hauteur.

Une cordelette de canot est tendue par le plongeur suivant pour servir de fil d'ariane. Jacques Delacour, coincé en oppo au-dessus de la voûte, photographie Jean en train de s'affairer.

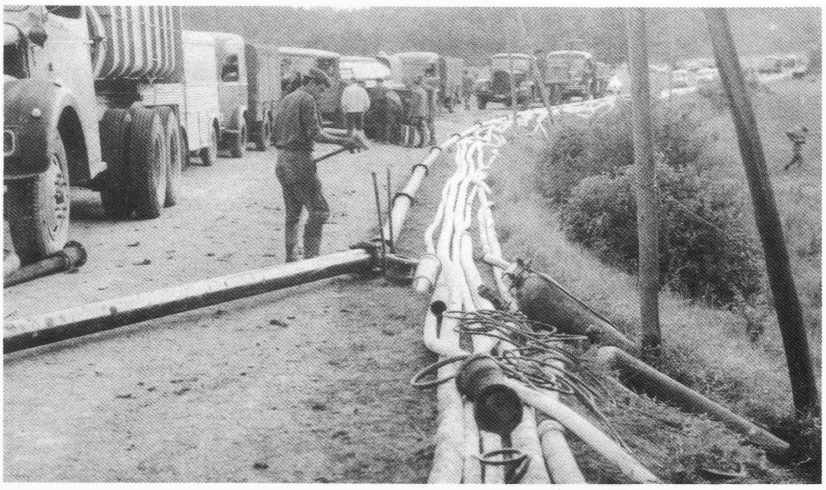
A part Bernard, ils prennent tous des cours de plongée. Cela leur est bien utile en cette occasion. Mais, pour tous, l'émotion aidant, le passage en apnée est très dur et chacun sort en crachant ses poumons.

Commence alors une progression pénible contre le courant. Dans l'équipe règne une grande cohésion. C'est un grand moment.

Le drame, hélas, n'est pas loin...

A quelques dizaines de mètres de la voûte, la galerie tourne à gauche. Le courant est très violent. Il faut monter en s'aidant de la paroi en face. Pour Bernard, qui n'est pas venu pour faire une sortie de haut niveau, le passage est

Il s'agit plus d'une opération de génie civil que d'un secours souterrain. (Photo : Le Progrès)



On vient à la Goule pour voir, en famille. (Photo : Le Progrès)

difficile. Sa lampe lui échappe. Il se retrouve dans le noir. Ses jambes flageolent. Est-ce le froid ? Est-ce la peur de ne plus pouvoir agir ?

Jacques Delacour l'aide à monter par une prouesse dont lui seul est capable.

Dans le virage il y a un trou, un magnifique trou, où, en passant le bras, on devient indéracinable. Bernard y passe son bras, mais Jacques lit dans ses yeux la détresse. Vite, il faut le soutenir.

Une corde est restée au puits situé à quelques mètres en amont.

Jacques crie d'aller la récupérer. Les autres se hâtent. Bernard sent ses forces l'abandonner. L'eau le tire, le gagne. Il est profondément croyant. Pardonne-t-il déjà à son Dieu de le laisser tomber ? Ou pense-t-il simplement, alors que le courant l'arrache de son refuge, à cette jeune fille qui lui a pris la main ?

Au moment où la mort s'approche, d'un seul coup il ne reste dans votre tête que l'essentiel. La vie elle-même n'a plus d'importance puisqu'on vous la prend et qu'on ne peut plus rien y faire. C'est comme un dernier pied de nez au destin que de choisir une pensée merveilleuse, une dernière pensée vers un être aimé, une pensée fugitive et intense qui finit par se fondre dans le noir...

Déjà Jacques revient : *"Bernard a été emporté !"* crie-t-il.

Les épaules se voûtent sous la nouvelle. Aucun échange de parole. Il faudrait hurler... mais il faut sauver sa vie...

Pour garder une chance de le faire, il faut récupérer l'échelle coincée sous une cascade. La bravoure devient brusquement naturelle. Emile plonge sous la chute d'eau. Il attrape l'échelle et ne la lâche plus. Il se noie mais il tient. Les autres le tirent par les pieds et réussissent à l'extraire du tourbillon mortel. Ils ont l'échelle.

Parce qu'il a décidé d'être brave, Emile enchaîne aussitôt l'escalade qui permet d'arriver au sommet des grandes marmites. Dans un bruit proche de celui d'un réacteur, Emile passe. Les autres vont pouvoir être assurés par l'échelle.

Les voilà au sommet, sur la vire du balcon - il s'agit bien d'un balcon genre opéra - coincés par une énorme vague d'eau qui traverse une grande marmite avant de se jeter dans le puits.

Il faut passer au-dessus en oppo.

"Si tu tombes... t'es cuit." Personne ne le dit, mais tous le pensent.

Emile : *"J'y vais !"*

Les autres ne protestent pas. Emile a la baraka. L'échelle accrochée à sa ceinture, il attaque le bord de la marmite en escalade. Il arrive au bout. Les choses se corsent. Il faut passer au-dessus du torrent. La prise est en face, à plus d'un mètre. Ses jambes tremblent. *"Bernard, s'il est mort, me regarde."* se dit-il.

Serrant les dents, il se découvre. Brusquement, en quelques secondes, il vient de passer du stade d'adolescent à celui d'homme, d'homme exceptionnel. Sa volonté est décuplée. Alors que sa jambe droite commence à danser toute seule la danse de Saint Guy, il agrippe des stalagmites à gauche... Il se tire... Il passe... Il se rétablit.

Alors, ramassé sur sa prise, il attend que les battements de son coeur ralentissent avant de bouger à nouveau. Il attache l'échelle en pont.

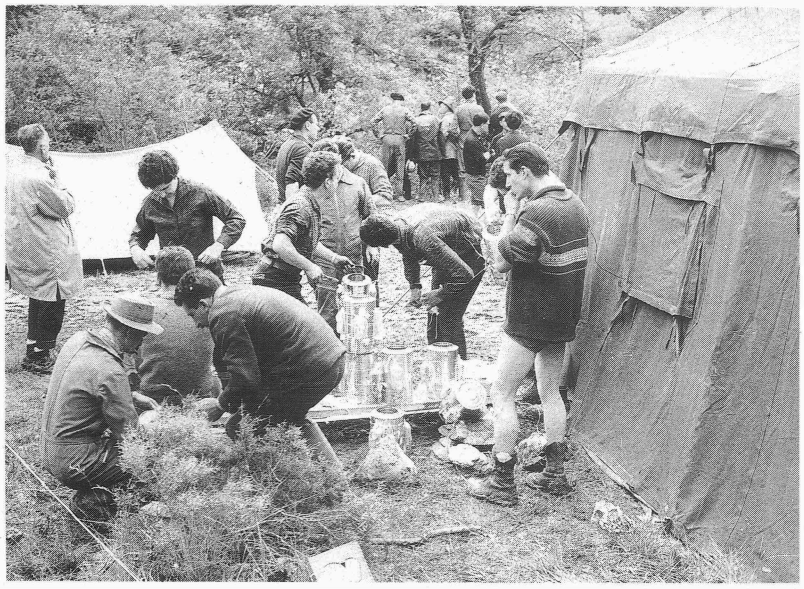
"Au suivant !" hurle-t-il, ajoutant un grand geste à son cri.

Les autres ne se bousculent pas pour passer, même avec l'aide de l'échelle. Ils ne voient d'ailleurs plus grand chose car les lampes s'épuisent.

Jean s'avance. Parce qu'il est notre leader, il se sent responsable de la disparition de Bernard.

Comme ce dernier, Jean a eu, il y a quelques semaines, un accident d'auto. Le fémur cassé, il se trimbale avec une broche qui

La préparation des bidons étanches. (Photo : Le Progrès)



pointe au sommet de la cuisse. Le jeu consiste à nous la faire tâter complaisamment. Elle doit bientôt être extraite. Mais aujourd'hui, cette broche est en plomb.

Jean saisit l'agrès. Il s'engage au-dessus de la grande marmite bouillonnante. Il lance tour à tour ses jambes sur les câbles en avançant, pendu par les mains aux barreaux de l'échelle. Il arrive ainsi au sommet de la marmite. Sans doute veut-il se mettre en opposition, mais il lui faut faire un grand écart. Ses jambes battent le vide sans parvenir à adhérer à la paroi.

Emile, le sentant en difficulté, se penche vers lui. Leurs doigts sont à quelques centimètres, le regard de Jean est un appel. Emile le garde encore aujourd'hui, comme une boule, au creux de l'estomac. C'est le regard de ceux qui savent qu'ils ne sont déjà plus vivants. Ses pieds touchent l'eau... Jean est arraché de l'échelle...

Un court instant, une lumière flotte au sommet de la vague. C'est déjà un feu follet. Elle disparaît un instant dans la marmite suivante et saute dans le puits.

Emile a lancé dans le courant l'échelle aussitôt décrochée. Geste bien inutile : c'est fini...

Je laisse imaginer à chacun l'ambiance...

Pourtant, il faut continuer, même après ce qui vient de se passer. Dans ce vacarme teinté d'apocalypse, ils ne savent pas combien de temps ils restent pétrifiés à attendre qu'un autre volontaire se décide...

Enfin, Jacques Delacour, le plus jeune, reprend l'échelle. Il grimpe comme un acrobate. Les autres suivent, en s'attachant, barreau par barreau.

Ils passent leur première nuit dans une petite galerie au sommet de la grande marmite, grelottants, les piles des lampes à même le corps pour les faire sécher. A quelques mètres... deux tragédies...

Le lendemain, la crue redouble. La galerie risque de se remplir. Il faut déguerpir. La découverte d'un morceau de corde sauve la vie d'Emile qui, lors de l'escalade du dernier puits, chute d'une vingtaine de mètres et tombe dans l'eau. Jacques le relaye et négocie le passage. Ils sont maintenant près de la sortie. Mais entre eux et l'extérieur, il y a un obstacle infranchissable : un siphon, dû au torrent qui se jette dans la Goule. Très éprouvés, nerveusement et physiquement, ils s'arrêtent et grignotent le ceinturon d'Emile pour couper la faim.

Dehors, c'est le foutoir.

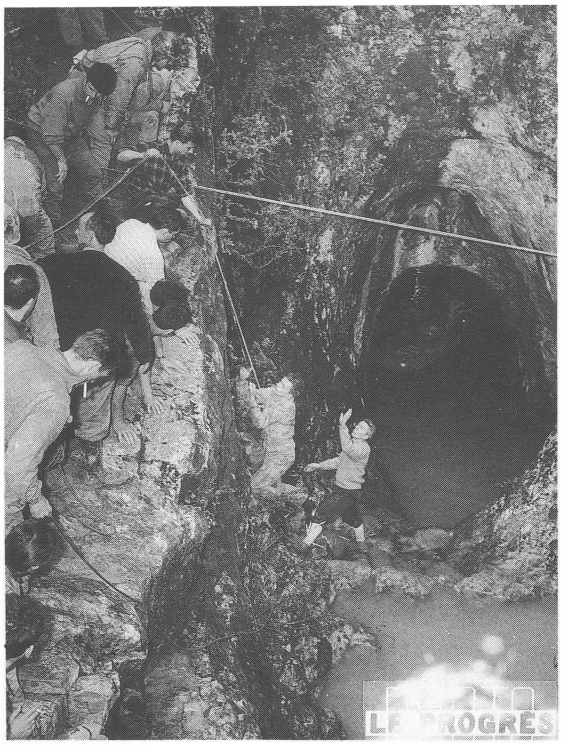
Les secours spéléos ne sont guère organisés. Sous cette pluie incessante, dans le cloaque de la cuvette de Foussoubie, il s'agit plus d'une opération de génie civil que de secours souterrain. Le plan ORSEC est déclenché. Deux cents sauveteurs piétinent dans la boue. Il faut pomper, pomper, pour envoyer l'eau de l'autre côté de la colline par une série impressionnante de tuyaux. Des barrages sont construits pour essayer d'endiguer le torrent. On vient à la Goule, pour voir, en famille. La gendarmerie est obligée de parquer les promeneurs. La presse est là. Chacun dit n'importe quoi, en espérant "être sur le journal".

Nous jetons dans la rivière les bidons remplis de nourriture. (Photo : Le Progrès)

C'est sans doute ici que se décide, pour moi, mon engagement ultérieur dans ce qui deviendra le Spéléo Secours Français.

Le jeudi, nous lançons dans la rivière une série de bidons, entourés de boitiers électriques allumés contenant vivres, bougies, mots de réconfort.

A l'intérieur de la Goule, Emile s'est tiré de sa léthargie pour aller boire à la rivière. Il sait qu'en buvant un homme tient le coup longtemps. Quelle n'est pas sa frayeur en voyant tomber de la cascade ce qu'il croit être un plongeur ! En lançant les bidons, je suis



La rivière s'est calmée. Jacques Delacour grimpe les derniers mètres d'échelle. (Photo : Le Progrès)

Le jour de leur mort, Jean et Bernard sont devenus, pour nous, des mythes…

Sa lampe électrique entre les dents Alain Besacier retrouve le soleil. (Photo : Le Progrès)

loin de penser que mes amis sont à quelques dizaines de mètres en train de les cueillir au passage.

Volontairement, ils en laissent filer quelques-uns en aval... On ne sait jamais, peut-être que Jean et Bernard...?

A ce moment-là, ils pourraient sans doute sortir seuls. Le débit s'est calmé pendant la nuit. Ils distinguent la lueur des projecteurs extérieurs. Mais, avec ce qu'ils ont à annoncer, inconsciemment, ils repoussent l'échéance : l'eau est encore trop haute...

Le vendredi, à dix heures du matin, nous sommes prêts à entrer. La météo s'est améliorée et avec les pompages, la rivière a considérablement diminué. Un canot s'avance dans la Goule, une rumeur en remonte : *"Ils sont vivants !"*

Après avoir tenu une semaine, confiant, en me disant qu'il ne pouvait rien leur arriver, la joie est telle que je craque et de lourds sanglots me libèrent d'une angoisse que j'avais réussi à cacher jusque-là. Je ne sais pas encore...

Le jour de leur mort, Jean et Bernard sont devenus, pour nous, des mythes. Ils ont cessé de vieillir, d'appartenir à leur famille, de s'appartenir. Grâce à eux, nous avons été capables de réaliser la grande aventure du groupe Vulcain et du gouffre Jean-Bernard.

Continuer …

La découverte du V4

Deux morts..., des critiques envers ces jeunes qui prennent des risques inutiles..., des problèmes financiers..., la rupture avec le CAF... , tout devrait logiquement s'arrêter.

Mais s'arrêter serait faire preuve d'infidélité. Je décide que tout doit continuer et je me lance à fond dans l'animation du groupe. Nous sommes plusieurs à profiter de cet élan. L'épreuve nous a soudés.

Jean s'était investi dans la préparation du camp d'été. Ce camp doit être maintenu et je reprends le dossier.

Le 16 août, une douzaine de copains montent le sentier du Folly, à vide, pour baliser une aire de dépose. En effet, un hélicoptère de l'armée doit nous monter le matériel. Je reste avec Alain Bouillon, en bas, à attendre l'appareil. Ce dernier effectue plusieurs rotations.

C'est le dernier voyage. Au moment où je monte dans l'appareil, le mécano crie : *"Trop chargé"*. Alain Bouillon devra monter à pied. A cette époque, il est un excellent marcheur...

Là-haut, dans l'air déjà frais de cette fin d'après-midi, l'appareil se pose entre les cailloux. *"Mais ! Il n'y a personne ?"*

Les bagages voltigent et s'ajoutent à un énorme tas d'autres caisses, sacs à dos, bidons... *"Bonne chance !"* L'hélico replonge vers la vallée. L'air se calme, le vrombissement des turbines se fait lointain, le silence se réinstalle.